

donc être prise en sérieuse considération par la politique dont elle ne peut constituer la base. Quelque ampleur que l'on veuille donner à son rôle, il ne peut être, dans l'existence de la nation, que ce qu'il est dans l'existence d'un individu, qu'un accessoire plus ou moins important.

Peut-on de même songer sérieusement à être purement scientifique ou littéraire et adonnée aux beaux-arts? La science, la littérature et les beaux-arts doivent sans aucun doute, rester toujours un des plus beaux apanages d'un pays, un des plus nobles titres de gloire, et l'objet principal de sa suprématie sur les autres nations du globe. Mais, pour conserver le haut rang que lui assigne le développement de l'intelligence, il n'est pas besoin que chacun de ses habitants soit un savant, un littérateur, un poète, un peintre ou un musicien de premier ordre; il suffit qu'une assez vaste carrière soit ouverte aux véritables génies en tous genres et que les moyens de se produire ne leur manquent pas. Les produits de l'intelligence doivent satisfaire à tous les besoins de la société, mais ces besoins ont des bornes, et, si l'on veut les dépasser, on enlève à l'art son prestige et sa valeur, on en fait un métier, on excite des ambitions que l'on n'est pas en mesure de satisfaire, et les ambitions désappointées s'en vengent en attaquant la société dans ses bases et jusque dans la morale publique. Quand donc la direction des esprits dans ce sens dépasse de justes bornes, l'intelligence n'est plus elle-même une jouissance, elle devient dangereuse quelquefois pour la morale et dessèche la source du bien-être matériel, dont la possession doit toujours précéder ou du moins accompagner les autres conditions du bonheur des hommes; par conséquent, la politique n'a encore à voir là qu'un des accessoires du principal sujet de ses préoccupations.

En voyant les flots d'or qu'a fait pleuvoir sur la Grande-Bretagne l'industrie manufacturière, des hommes d'Etat ont cru que l'or constituait à lui seul la richesse des peuples, et, poussés, du reste, par la puissante influence de quelques intérêts particuliers, ont voulu faire de leur pays une nation principalement industrielle. Mais c'est la création des produits qui procure le bien-être matériel, leur transformation ne peut que l'augmenter par leur appropriation à des besoins déjà existants ou qu'elle fait naître; l'industrie ne crée aucune valeur matérielle et indispensable, elle ne fait qu'y ajouter par la fabrication. Sous ce rapport, elle ne peut donc pas servir de base principale à l'édifice social et ne peut être qu'une annexe à la condition première, sans laquelle elle ne saurait fonctionner, c'est-à-dire, à la création des produits; elle ne satisfait pas davantage aux deux autres conditions, l'intelligence et la morale. Qui ne sait, en effet, combien est abrutissant le travail des manufactures? L'ouvrier qui passe douze ou quinze heures par jour au pied d'une machine, renfermé et faisant sans cesse le même travail mécanique, s'identifie, pour ainsi dire, lui-même avec les instruments de son travail, et devient machine comme eux. Ce n'est donc pas là qu'il faut chercher l'occasion du développement de l'intelligence pour la généralité de la population; tout au plus y donne-t-elle lieu pour l'établissement et la direction des ateliers, mais en faveur d'un nombre d'individus très-restreint et encore pour un objet spécial, par conséquent dans un cercle trop borné quand le champ de l'intelligence est si vaste. Qui ne sait aussi combien est compromettante pour la morale l'agglomération des classes inférieures appliquées aux manufactures? Pour s'éclaircir à cet égard, il suffit de comparer les cités industrielles à celles qui ne le sont pas, en étudiant les mœurs respectives de leurs habitants.

Pas plus que l'industrie, le commerce n'est apte à devenir la raison d'être principale d'une grande nation; il ne crée ni ne transforme les produits, sa rôle est d'en opérer la répartition; s'il contribue ainsi au bien-être matériel de